

## HENRI BERR ET L'ALLEMAGNE

Peter SCHÖTLER

Jamais, c'est le moins qu'on puisse dire, Henri Berr, ne s'est désintéressé de l'Allemagne. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste de ses publications personnelles, qui ne comporte pas moins de *cinq* livres consacrés à l'Allemagne<sup>1</sup>, mais aussi de passer en revue son œuvre au sens large, c'est-à-dire les revues et les collections qu'il a dirigées. Henri Berr était comme hanté, comme obsédé par le problème de l'Allemagne, *des* Allemagnes, des rapports franco-allemands.

En cela, et notamment en temps de crise et de guerre, il n'était pas le seul. Mais au regard de sa longue vie et de la diversité de ses préoccupations intellectuelles, il est frappant qu'il se soit tellement acharné sur des questions, que d'autres — et notamment les germanistes professionnels, les Andler, Lichtenberger ou Vermeil — auraient probablement pu analyser de façon plus précise<sup>2</sup>. Nous touchons là à un problème : pourquoi Henri Berr a-t-il tellement « investi » les questions allemandes, au point d'y revenir sans cesse, sans se préoccuper du risque non seulement de passer pour un fanatique, mais aussi de lasser et de se répéter ?

Pour répondre à cette question, j'essaierai dans les pages qui suivent, tout en donnant une esquisse, évidemment provisoire et partielle, des écrits et des activités de Berr concernant l'Allemagne, de cerner de plus près les

---

1. Dans cet article, nous citerons les livres d'Henri BERR en utilisant les sigles suivants : *Le Germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*, Paris, La Renaissance du Livre, 1919 (*German.*). *Les Allemagnes. Réflexions sur la guerre et sur la paix (1918-1939)*, Paris, A. Michel, 1939 (*All.*). *Machiavel et l'Allemagne*, Paris, A. Michel, 1940 (*Mac.*). *Le Mal de la jeunesse allemande*, Paris, A. Michel, 1946 (*MJA*). *Allemagne. Le Contre et le pour*, Paris, A. Michel, 1950 (*ACP*).

2. Cf. *Les Études germaniques en France (1900-1970)*, Michel Espagne et Michael Werner (éd.), Paris, CNRS, 1994.

mystères d'un homme dont toute la vie était orientée vers une seule grande idée : la Synthèse avec un grand S. En reprenant la fameuse distinction introduite par Isaiah Berlin dans son étude sur Tolstoï, *The Hedgehog and the Fox*<sup>3</sup>, on pourrait dire, en effet, que Berr était le type même du penseur-« hérisson » qui toute sa vie poursuit *une* grande idée — et non pas un penseur du type « renard » qui en invente une multitude. Or, cette grande idée de Berr n'aurait peut-être pas pris la forme, la persistance et l'efficacité qui furent les siennes, si l'opposition franco-allemande n'en avait pas formé l'arrière-plan ou le revers de la médaille sans lequel il n'y a pas d'endroit.

Henri Berr était un homme de l'Est et ses origines juives et alsaciennes-lorraines ont certainement joué un rôle décisif dans son évolution. Né à Lunéville, il n'oublia jamais son ascendance régionale. On en trouve l'écho dans tous ses écrits, à commencer par son premier livre : *Vie et science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien*, paru en 1894. Dès l'avant-propos de ce texte dialogique, l'auteur s'exclame : « L'Allemagne ! Comme invinciblement, dès qu'on traite quelque grand problème, on regarde, en France, du côté de l'Est<sup>4</sup> ! » Et en réponse aux questions de l'étudiant, le professeur, que Berr décrit comme vivant à Strasbourg, malgré l'annexion allemande, développe toute une argumentation s'appuyant sur une comparaison précise des universités allemandes et françaises, dont il réclame, bien entendu, la réforme : « Il faut que nos Universités d'analyse se transforment en Universités de synthèse<sup>5</sup>. » Le hérisson a donc déjà pris les devants.

Une lecture plus fine de ce texte fondateur serait souhaitable<sup>6</sup>. Elle nécessiterait cependant un savoir sur la vie et la jeunesse de Berr qui nous fait encore largement défaut, nos connaissances se limitant presque entièrement aux informations biographiques données par Berr lui-même. Cette lacune concerne également le milieu juif alsacien dont Berr est issu mais dont il ne parle jamais dans ses écrits<sup>7</sup>. Selon un témoignage, il suffisait même que quelqu'un évoquât l'existence d'un peuple juif, et non pas seulement d'une communauté religieuse, pour que Berr se

3. Isaiah BERLIN, *Russian Thinkers*, Londres, 1978, p. 22-81.

4. Henri BERR, *Vie et science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien*, Paris, 1894, p. 7.

5. *Ibid.*, p. 179. Cf. aussi H. BERR, *La Montée de l'esprit. Bilan d'une vie et d'une œuvre*, Paris, A. Michel, 1955, p. 137 *sqq.*

6. Cf. Martin SIEGEL, « Henri Berr's *Revue de synthèse historique* », *History and Theory*, 9, 1970, p. 323 *sqq.*

7. Cf. Vicki CARON, *Between France and Germany. The Jews of Alsace-Lorraine, 1871-1918*, Stanford, Stanford UP, 1988, qui mentionne d'ailleurs un maire de Sarrebourg, Sylvain Berr, optant pour la France (p. 100).

fachât<sup>8</sup>. Là aussi gît un mystère qu'il faudrait essayer d'éclaircir. Et puisque nous en sommes aux desiderata, soulignons non seulement le manque cruel d'une bibliographie vraiment complète des écrits de Berr, mais aussi de toute information précise sur sa jeunesse, ses études à l'École normale et ses premiers voyages en Allemagne. Ne serait-il pas surprenant, en effet, que Berr n'ait pas fait, comme tant d'autres étudiants de sa génération, « son » voyage outre-Rhin, au moins pendant les vacances<sup>9</sup>? A-t-il jamais suivi des séminaires en Allemagne, voire, pourquoi pas, à Strasbourg? Rien jusqu'à présent ne le prouve. Mais ses connaissances précises de l'Université allemande proviennent-elles uniquement de la lecture de quelques livres ou de la *Revue internationale de l'enseignement*? Combien de fois a-t-il par ailleurs franchi les frontières allemandes? Tout cela demanderait des recherches approfondies. De même, ses connaissances de la langue allemande demanderaient à être examinées de plus près. Car s'il lisait l'allemand sans problèmes et se procurait régulièrement les journaux d'outre-Rhin — il suffit de jeter un coup d'œil dans ses archives<sup>10</sup> —, ses textes laissent penser qu'il maniait l'allemand comme une langue étrangère; bien qu'Alsacien, il ne semble pas avoir été bilingue<sup>11</sup>. Or, une enquête biographique minutieuse pourrait apporter sur ce point des informations permettant de mieux comprendre dans quelle mesure le jeune Henri Berr a, peut-être, fait preuve d'une résistance intérieure, inconsciente, vis-à-vis de l'allemand, sa langue « maternelle » (sa mère étant de Strasbourg) qu'il se serait senti obligé de réprimer — jusqu'au jour où il lui arriva cet épisode inouï et qu'il tint lui-même à raconter à deux reprises : montant, en 1893, pour la première fois dans la flèche de la cathédrale de Strasbourg, le *Münsterturm*, le vieux gardien de la tour, comprenant qu'il était français, l'emmena jusqu'aux dernières marches, inaccessibles au public, pour lui montrer, cachés dans un coin, les vestiges du dernier drapeau tricolore qu'il avait sauvé des Allemands. Pour Berr, cet épisode signifiait après coup une illumination patriotique : « Relique pieuse, qui, dans

8. Jean Rudolf VON SALIS, *Grenzüberschreitungen. Ein Lebensbericht*, Francfort-sur-le-Main, 1975, t. 1, p. 375 : « Lorsque, au "Centre de synthèse", Robert Eisler, un juif de l'ancienne monarchie austro-hongroise, fit la remarque que les juifs constitueraient un peuple, tous les savants juifs français réunis protestèrent violemment. J'ai rarement vu Berr aussi furieux. »

9. Sur ces voyages et transferts intellectuels cf. la première partie du livre de Christophe CHARLE, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Seuil, 1994.

10. IMEC, fonds H. Berr, R-2-A 9/10. Ces deux dossiers concernant l'Allemagne contiennent de très nombreux extraits de journaux.

11. J.R. VON SALIS, lettre à l'auteur, 21 mai 1994 (« Apparemment, il lisait l'allemand, mais je ne l'ai jamais entendu le parler »).

le secret de la cathédrale maintenait le passé et affirmait l'espérance<sup>12</sup>. » Mais comme nous le savons, le symbolique ne réside pas toujours dans les symboles que l'on pense...

Du haut de la flèche de Strasbourg, élançons-nous maintenant pour survoler quelques textes d'Henri Berr. En 1911 paraissait *La Synthèse en histoire*, l'ouvrage qui résume, condense et « synthétise » les débats théoriques et méthodologiques du début du siècle, dont la *Revue de synthèse historique* s'était fait l'écho ou qu'elle avait même contribué à mener. Au dire de beaucoup, c'est le maître-livre de Berr, son « traité de la méthode », son « bréviaire » (Lucien Febvre), le fil rouge que l'on peut retrouver dans toute son œuvre ultérieure, et qu'il tiendra, pour cette raison, à rééditer vers la fin de sa vie<sup>13</sup>. Or, dès la préface de ce livre, Berr en annonce un deuxième, un « second volume », qui devrait contenir « l'exposé du mouvement théorique allemand des quinze ou vingt dernières années<sup>14</sup> ». En effet, depuis la fin du siècle et jusque vers 1905, la corporation historienne allemande était le témoin d'un débat, souvent virulent, autour de la définition même de l'histoire en tant que discipline scientifique d'une part — est-ce une science véritable, une *Wissenschaft* comparable aux sciences de la nature ou seulement une *Geisteswissenschaft* avec des critères moins rigoureux ? — et d'autre part autour de la pratique et des méthodes de cette *Wissenschaft*, à savoir sa capacité à dépasser la pure narration des « faits » et à formuler des explications générales, systématiques, universelles. Même si les termes et les conditions de ce débat étaient assez différents de celui qui eut lieu de façon légèrement décalée en France, l'enjeu en est presque le même<sup>15</sup>. Certains arguments pouvaient donc traverser le Rhin dans un sens ou dans l'autre. Et cela d'autant plus que la *Revue de synthèse historique*, qui se voulut internationale, traduisait ou commentait de nombreux textes allemands<sup>16</sup>. Ainsi Karl Lamprecht, la figure de proue des historiens « cultu-

12. *MJA*, p. 68, et *Journal d'Alsace et de Lorraine*, juin 1939.

13. Cf. Fernand BRAUDEL, « Hommage à Henri Berr pour le centenaire de sa naissance », *Revue de synthèse* (dorénavant *RS*), 85, 1964, p. 21 (citation de L. Febvre).

14. H. BERR, *La Synthèse en histoire. Son rapport avec la synthèse générale*, nouv. éd., Paris, A. Michel, 1953, p. xiv.

15. Cf. Georg Iggers, « Geschichtswissenschaft in Deutschland und Frankreich 1830 bis 1918 und die Rolle der Sozialgeschichte », in *Bürgertum im 19. Jahrhundert*, éd. Jürgen Kocka, Munich, 1988, p. 186 sqq. ; Lutz Raphael, « Historikerkontroversen im Spannungsfeld zwischen Berufshabitus, Fächerkonkurrenz und sozialen Deutungsmustern. Lamprecht-Streit und französischer Methodenstreit der Jahrhundertwende in vergleichender Perspektive », *Historische Zeitschrift*, 251, 1990, p. 325-363.

16. Cf. la bibliographie in Bianca ARCANGELI et Margherita PLATANIA (éd.), *Metodo storico e scienze sociali. La Revue de synthèse historique (1900-1930)*, Rome, Bulzoni, 1981, p. 355 sqq.

rels » d'outre-Rhin, publia dès 1900 un article dans la revue de Berr<sup>17</sup>. Les deux hommes entretenirent par la suite de très bons rapports personnels et se rencontreront à plusieurs reprises<sup>18</sup>. Pour répondre à ses détracteurs, Lamprecht prendra aussi appui sur l'écho que ses travaux suscitaient à l'étranger, et tout particulièrement en France. En fait, sa réputation internationale était de loin supérieure à celle dont il jouissait en Allemagne<sup>19</sup>.

C'est tous ces débats que Berr voulait, à l'origine, présenter, ou plutôt représenter, au public français. Il évoque même une « première rédaction » du livre, achevée dès 1905, qui aurait contenu un « chapitre central » sur le *Methodenstreit* allemand. Mais « le tableau de ce mouvement considérable m'a semblé rompre, par les proportions qu'il exigeait, l'unité de mon livre<sup>20</sup> ». D'où la mise entre parenthèses du débat allemand et de son histoire. Pourtant, de l'aveu de Berr, c'est « les yeux fixés sur l'Allemagne » que la *Revue de synthèse* avait tracé son programme<sup>21</sup> et c'est à travers ce biais que Berr envisageait son propre projet d'histoire synthétique et universelle, conçu comme une alternative française aux *Weltgeschichten* allemandes<sup>22</sup>. Voici comment il annonce le sujet de ce second volume qui ne paraîtra jamais :

« En résumant tant de productions diverses, tant de polémiques — en particulier celles qu'ont suscitées les initiatives si intéressantes de Karl Lamprecht —, j'aurais l'occasion de confirmer quelques-unes des idées qui sont exprimées dans le présent volume, de combattre certaines survivances du

17. Cf. Karl LAMPRECHT, « La méthode historique en Allemagne », *Revue de synthèse historique* (dorénavant *RSH*), I, 1, 1900, p. 21-27. Sur cet historien et son œuvre controversée, cf. Roger CHICKERING, *Karl Lamprecht. A German Academic Life (1856-1915)*, Atlantic Highlands, 1993, p. 344 *sqq.*

18. Cf. les fragments de correspondance conservés dans les archives Berr (IMEC, fonds H. Berr, R-2-A 17) et Lamprecht (Universitätsbibliothek Bonn, Handschriftenabteilung, Nachlaß Lamprecht). Malgré ces contacts personnels et contrairement à un mythe tenace, il ne peut cependant être question d'une influence intellectuelle de Lamprecht sur Berr, celui-ci considérant toujours que l'Allemand restait trop marqué par la philosophie de l'histoire (H. BERR, *La Théorie de l'histoire en Allemagne*, inédit, p. 8 ; IMEC, fonds H. Berr, R-2-G2).

19. Sur la réception internationale de Lamprecht, cf. Luise SCHORN-SCHÜTTE, « Nachwirkungen der Lamprechtschen Geschichtsschreibung. Rezeptionen im Ausland und in der deutschen Geschichtswissenschaft und Soziologie », in *Karl Lamprecht weiterdenken. Universal- und Kulturgeschichte heute*, éd. Gerald Diesener, Leipzig, 1993, p. 272-294 (sur Berr : p. 289).

20. H. BERR, *op. cit. supra* n. 14, p. XIII. Et l'auteur d'ajouter : « J'ai voulu ici traiter les questions en elles-mêmes, examiner les théories de toutes provenances, sans m'inquiéter de leur provenance... » (p. XIV).

21. H. BERR, « Les études historiques et la guerre », *RSH*, XXIX, 85-87, 1919, p. 7.

22. *German.*, p. v ; H. BERR, *En marge de l'histoire universelle*, Paris, A. Michel, 1934, t. I, p. XI (« nous désirions opposer aux tentatives allemandes de *Weltgeschichte* une entreprise française, conçue et réalisée à la française »). Par ailleurs, les archives Berr conservent un dossier qu'il avait rassemblé sur les *Weltgeschichten* allemandes (IMEC, fonds H. Berr, R-2-E 1). Cf. *infra* n. 30.

passé, gênantes pour l'avènement de l'histoire scientifique. J'aurais l'occasion surtout de traiter des questions nouvelles : celles qui se rapportent, non plus à la conception, mais à la réalisation de la synthèse et à l'organisation de la science. Dans les initiatives de la *Weltgeschichte* — nombreuses, curieuses et peu connues en France —, dans certaines innovations de l'enseignement supérieur, discutées mais fécondes<sup>23</sup>, nous pouvons trouver beaucoup à apprendre [...]. Supérieurs à d'autres pour concevoir, nous sommes souvent inférieurs pour agir<sup>24</sup>. »

Ce livre avorté est symptomatique à bien des égards. Tout au long de sa vie, en effet, Berr ne cessera de l'annoncer : en 1913, sous le titre *La Synthèse historique en Allemagne*<sup>25</sup> ; en 1919, lorsqu'il l'inclut dans la liste de ses ouvrages sur la page de garde sous le titre : *Les études historiques en Allemagne : Théorie de l'histoire, Essais de synthèse, Organisation* — avec la mention : « à paraître<sup>26</sup> » ; puis en 1930<sup>27</sup>. En 1934, le titre est légèrement modifié : *L'Esprit de synthèse. Notes sur l'organisation de la science en France et en Allemagne*<sup>28</sup> ; de même sur la quatrième de couverture de la collection « Descartes » en 1940 : *Comment les Allemands conçoivent l'histoire*. Enfin, dans *Le Mal de la jeunesse allemande* de 1946, Berr renvoie à « une étude spéciale » dans laquelle il étudiera les sciences historiques allemandes<sup>29</sup>. Ce n'est qu'en 1953, dans la deuxième édition de *La Synthèse en histoire*, à l'âge de 90 ans, qu'il semble enfin avoir accepté l'impossibilité pour lui de rédiger cet ouvrage — tellement important et tellement difficile qu'il ne dépassera jamais le stade de l'ébauche<sup>30</sup>.

23. Ici, Berr fait allusion aux projets de K. Lamprecht qui, au moment de la fondation de son propre Institut en 1909, puis en tant que recteur de l'Université de Leipzig en 1910 (rappelons que le livre de Berr est publié en 1911 !) voulait réformer l'enseignement de l'histoire en introduisant un curriculum interdisciplinaire. Cf. R. CHICKERING, *op. cit. supra* n. 17, p. 354 *sqq.* et 367 *sqq.*

24. H. BERR, *op. cit. supra* n. 14, p. XIV-XV. « En attendant », Berr cite en note les articles qu'il a publiés à ce sujet dans sa revue.

25. H. BERR, « Nouvelle série », *RSH*, XXVII, 79-80, 1913, p. 2.

26. *German.*, p. II.

27. H. BERR, « Au bout de trente ans », *RHS*, L, 148-150, 1930, p. 14. Signalons en passant que cette série d'articles qui aboutit dans une étude de la « philosophie de l'histoire en Allemagne » (*RS*, LI, juin 1931, p. 153-162) se termine, elle aussi, sur un « à suivre » symptomatique...

28. H. BERR, *op. cit. supra* n. 14, p. XI.

29. *MJA*, p. 21 et 46.

30. Auparavant, il avait encore suggéré que le sujet « délaissé » seulement en « apparence », se serait dissous dans « des études plus générales de psychologie historique », dans lesquelles il aurait fait « sa part au mouvement historique et à l'enseignement de l'histoire » (« Le cinquantenaire de la Revue », *RS*, LXVII, janv.-juin 1950, p. 65 *sqq.*). Indiquons ici que les archives Berr contiennent au moins deux manuscrits inédits qui semblent avoir été rédigés en vue du livre annoncé ; l'un retrace le débat autour de Lamprecht (*La Théorie de l'histoire en Allemagne* ; cf. *supra* n. 18) et l'autre les différents modèles de *Weltgeschichten* (« Le renouveau de l'histoire universelle »). Cf. IMEC, fonds H. Berr, R-2-E1 ; R-2-G2.

Si Berr n'a jamais publié ce livre sur l'historiographie allemande, son ouvrage suivant n'en était pas moins consacré à l'Allemagne. Paru dès la fin de la guerre, son titre fait aujourd'hui encore frémir : *Le Germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*. Et de nouveau, comme si c'était devenu une manie<sup>31</sup>, l'auteur annonce un deuxième volume — à paraître « incessamment » : *La Vie intérieure de l'Allemagne (1914-1918) et les problèmes de la paix*<sup>32</sup>. C'est ensemble que les deux tomes formeraient un ouvrage sous le titre générique : *La Guerre allemande et la paix française*.

Voici donc le premier vrai livre de Berr sur l'Allemagne. Comment le lire ? Sans doute, c'est un ouvrage polémique et même outrancier. Presque entièrement rédigé pendant la guerre, quelques chapitres en furent même publiés sous forme de brochure anonyme en 1915. Néanmoins, le livre est présenté par son auteur comme la « préface naturelle » à la collection qu'il est sur le point de lancer : « L'Évolution de l'humanité »<sup>33</sup>. *Le Germanisme* apparaît donc comme une sorte de manifeste. Ne serait-ce qu'à ce titre il mérite toute notre attention.

Dès l'introduction, Berr, qui avait alors déjà 56 ans, présente sa relation passionnelle à l'Allemagne :

« Par les intentions qui, toujours, ont inspiré son activité, l'auteur du présent ouvrage appartient bien à la génération qu'on peut appeler d'"entre-deux-guerres". [...] Les hommes de cette génération ont porté le flambeau. Venus trop tard ou trop tôt pour la lutte sanglante, ils ont grandi, ils ont vieilli, les yeux fixés sur l'Allemagne. Ceux-là surtout, nés aux Marches de l'Est, qui, dans le désastreux été, dans le sombre et glacial hiver de 1870-1871, ont eu leur enfance opprimée par le cauchemar de l'invasion ; qui ont entendu, pendant des heures sans fin, résonner sur les pavés de leurs villes la cadence lourde des pas allemands ; qui, toute leur vie, ont gardé à l'oreille ce brutal, martèlement du sol de la patrie, et le roulement sec des petits tambours, et le rythme aigu des fifres ; à plus forte raison encore, ceux qui, près de la frontière mutilée, ont subi jusqu'en 1873 l'occupation germanique et qui se rappellent — avec un battement de cœur — l'heure émouvante où le cher drapeau tricolore a reparu, libéré, à leur fenêtre : ils ont, tous ceux-là, été obsédés

---

31. Hélas, c'en était une. Cf. la série d'articles « L'esprit de synthèse dans l'enseignement supérieur » où Berr annonce une étude sur les universités allemandes jamais parue (*RSH*, 32, 1921, p. 13 ; 34, 1922, p. 1). Cf. les articles « Au bout de trente ans » (*supra* n. 27). Et dès *Vie et science* (*op. cit. supra* n. 4) Berr n'annonçait-il pas que ce livre faisait partie « d'une sorte de trilogie » (p. 15) ? En créant tour à tour sa propre revue, sa propre collection, voire sa propre encyclopédie, H. Berr donnait en quelque sorte une forme légitime à cet « à suivre » permanent.

32. *German.*, p. II.

33. *Ibid.*, p. X.

par l'Allemagne. Ils ont voulu la bien connaître, pour lutter avec elle dans la paix. Contre cette Allemagne triomphante — et sans cesse grandissante, sans cesse menaçante dans son triomphe —, ils ont voulu préserver non seulement la liberté, la dignité de la France, mais les qualités propres qui constituent son précieux apport au développement de l'humanité<sup>34</sup>. »

Ainsi Berr assume entièrement son rôle, son devoir patriotique d'intellectuel alsacien-lorrain. Tout ce qu'il écrira sur l'Allemagne se ressentira de cet engagement fondamental, au point qu'en 1938-1939, à l'approche d'un nouveau conflit, il n'hésitera pas à ressortir ses dossiers de 14-18 et à publier un deuxième livre sur la Grande Guerre. Complété de quelques « Réflexions de 1938 », il s'agit là, en quelque sorte, du second volume annoncé en 1919 : *Les Allemands. Réflexions sur la guerre et sur la paix (1918-1939)*<sup>35</sup>. Mais ce n'est pas tout. À peine quelques mois plus tard, la guerre étant déclarée, il y ajoutera dans le cadre de la collection « Descartes - Pour la vérité », qu'il vient de créer « pour mettre en lumière [...] les attentats contre la vérité que l'Allemagne a commis<sup>36</sup> », une brochure de 30 pages résumant son point de vue : *Machiavel et l'Allemagne*.

De ces trois livres polémiques, le premier (*Le Germanisme contre l'esprit français*) restera le plus important. Ne serait-ce que parce qu'il contient déjà toutes les idées que Berr défendra par la suite. Le titre de l'introduction en résume le programme : « L'antagonisme de la France et de l'Allemagne dans la vie et dans la science. Machiavel contre Descartes. » L'alternative est claire. Et bien que Berr insiste beaucoup sur la scientificité de son approche, le panorama qu'il trace de l'histoire franco-allemande est d'un manichéisme étonnant : l'esprit et les lumières à gauche (du Rhin), la mentalité primitive et la barbarie à droite ; civilisation contre *Kultur* ; sensibilité contre grossièreté ; science contre *Wissenschaft* ; l'homme contre le partisan ; Descartes et Voltaire contre Machiavel, Frédéric II et Nietzsche ; la République démocratique contre le militarisme à la Bismarck ou Guillaume II (et plus tard Hitler). Bien sûr, comme tous les stéréotypes, ceux-ci pouvaient aussi prétendre à un minimum, à quelques grains de « vérité » ; mais dès 1919 et *a fortiori* dans les années suivantes, cette vision de l'Allemagne en noir et blanc — bien que très répandue — était très loin de ce qu'une approche « synthétique » et critique, donc réfléchissant à chaque fois les stéréotypes dominants de part et d'autre des frontières, pou-

34. *Ibid.*, p. vi.

35. En fait, la partie la plus longue du livre (p. 53-203), intitulée « L'Allemagne et la paix. Notes sur la vie intérieure de l'Allemagne en guerre », n'est probablement que la reprise du deuxième volume annoncé en 1919.

36. *Mac.*, p. 4.

vait apporter de nouveau. Ainsi, en tant qu'introduction indirecte à une collection d'histoire à prétention novatrice, la faiblesse du livre est patente : non seulement, il s'agit d'une histoire des idées au sens le plus traditionnel du terme, la pensée de quelques philosophes « exprimant » à chaque « étape » les réalités sociales, mais aussi d'un bel exemple d'histoire finaliste où l'auteur projette son propre monde dans le passé, quitte à travestir Luther ou Frédéric II en pangermanistes...

Sans doute s'agit-il d'un livre de circonstance, mais la question se pose : pourquoi Berr ne lui a-t-il pas substitué le plus rapidement possible une véritable analyse historique, plus conforme à l'esprit de sa collection ? Et pourquoi, par ailleurs, le plan de « L'Évolution de l'humanité », qui pourtant prévoyait des études régionales ou nationales (par exemple sur les Pays-Bas ou l'Angleterre), passait-il complètement sous silence la *Mittel-europa* et les pays de langue allemande<sup>37</sup> ? Ce n'est que sur le tard qu'apparaîtra le projet d'un volume, portant le numéro 85, intitulé *L'Allemagne nouvelle*, par X... Sans spéculer sur l'identité possible de ce X, constatons simplement que depuis les années 20 un certain nombre d'auteurs, français ou non, auraient pu, étant donné l'urgence conjoncturelle, préparer un tel ouvrage. Pensons par exemple à Lucien Febvre et à ses deux livres sur Luther (1928), puis sur le Rhin (1931) pour imaginer une alternative concrète. Après la Libération, Robert Minder publiera sous le titre *Alle-magnes et Allemands* l'ouvrage de référence que « L'Évolution de l'humanité » aurait logiquement dû commanditer<sup>38</sup>. Or, si Berr ne l'a pas fait, ne peut-on y voir une sorte de blocage dû aux troubles que le problème allemand n'a cessé de lui procurer ?

Ce parti pris n'a cependant pas empêché Berr de pratiquer une très grande ouverture d'esprit en d'autres endroits de sa galaxie. Qu'il ait lui-même songé à comparer le Centre international de synthèse à une sorte de cathédrale avec « sa flèche de synthèse », donc au *Münster* de Strasbourg, symbole, s'il en est, du transfert culturel franco-allemand, paraît symptomatique<sup>39</sup>. Ainsi, l'initiateur et l'organisateur auraient été moins rigides, moins sectaires que l'auteur ? Dès les premiers numéros, la *Revue de synthèse historique* avait accueilli des articles allemands, et cette pratique, plutôt exceptionnelle en France, reprendra après la Grande

37. Le premier programme de la collection figure notamment en annexe de *German.*, p. 235 *sqq.*

38. ROBERT MINDER, *Alle-magnes et Allemands*, t. 1, Paris, Seuil, 1948. Cf. *ACP*, p. 59 *sqq.*

39. H. BERR, *art. cit. supra* n. 1, p. 78. Concernant les activités du Centre, cf. l'article pionnier de GIULIANA GEMELLI, « Communauté intellectuelle et stratégies institutionnelles : Henri Berr et la fondation du Centre international de synthèse », *RS*, 2, avril-juin 1987, p. 225-259.

Guerre<sup>40</sup>. Après Locarno, Berr lui-même semble avoir repris confiance en l'Allemagne de Weimar. À plusieurs reprises, il fera l'éloge du ministre prussien de la Culture, Carl Heinrich Becker<sup>41</sup>. Une Allemagne plus libérale semblait enfin émerger des plaines germaniques... C'est pourquoi, lorsqu'en 1926, débarque à Paris un jeune aristocrate suisse, Jean-Rodolphe von Salis (1901-1996), qui avait fait ses études à Berlin avec Meinecke et Troeltsch, Berr lui demandera immédiatement de collaborer à la revue et au Centre de synthèse.

Pendant plusieurs années, Salis sera auprès de Berr le médiateur attitré pour toutes les questions allemandes : il fait plusieurs conférences au Centre et devint même son secrétaire général adjoint, sans salaire bien sûr<sup>42</sup>. Il publie également une série d'articles dans la revue sur des auteurs comme Troeltsch, Meinecke, Breysig, Delbrück, ainsi que sur la sociologie allemande<sup>43</sup>. Il accompagne par ailleurs Henri Berr au Congrès international des historiens à Oslo<sup>44</sup>, et il organise au nom du Centre l'exposition sur l'*Encyclopédie* qui a lieu à la Bibliothèque nationale en 1932<sup>45</sup>. Germanophone, il présente également l'œuvre de Berr au public allemand en publiant en 1928 un article sur la synthèse historique en France<sup>46</sup>.

Mais en 1935, Salis fut nommé à une chaire d'histoire à Zurich et quitta définitivement Paris où il ne trouva aucun successeur<sup>47</sup>. Voilà qui peut surprendre. À ce moment-là, en effet, il ne manquait pas de candidats : d'in-

40. Cf. *supra* n. 16.

41. Cf. *MJA*, p. 22. Cf. aussi IMEC, fonds H. Berr, R-2-A9/4. De son côté, C.H. Becker, orientaliste de métier, évoquait régulièrement la nécessité de la « Synthèse » scientifique (sans toutefois mentionner Berr) : *Gedanken zur Hochschulreform*, Leipzig, 1919, p. 8 ; *Vom Wesen der deutschen Universität*, Leipzig, 1925, p. 39.

42. J.R. VON SALIS, *op. cit. supra* n. 8, p. 257 *sqq.* Sur ses conférences (sur Troeltsch et sur la notion de « fédération ») cf. aussi : *Bulletin du Centre international de synthèse*, 3, 1927 et 9, 1930.

43. Cf. *RSH*, 1926, p. 155-158 ; *ibid.*, juin 1927, p. 5-13 (« La théorie de l'histoire selon Ernest Troeltsch ») ; *ibid.*, 1929, p. 118-119, p. 156-158 et p. 170 ; *ibid.*, déc. 1930, p. 57-69 (« Remarques sur le mouvement sociologique en Allemagne ») et p. 118-119.

44. J.R. VON SALIS, *op. cit. supra* n. 8, p. 306 *sqq.* En revenant d'Oslo, H. Berr visita Hambourg et Cologne (*MJA*, p. 8 ; IMEC, fonds H. Berr, 133). Soulignons que depuis 1900, Berr participait à tous les congrès internationaux des historiens en y organisant à chaque fois des « sections » consacrées à ses sujets de prédilection : synthèse, méthodologie, vocabulaire, etc. Mais malgré cet activisme, l'écho recueilli ne dépassait pas le cercle restreint des sympathisants. Sur l'histoire de ces congrès, cf. Karl Dietrich ERDMANN, *Die Ökumene der Historiker. Geschichte der internationalen Historikerkongresse und des Comité international des sciences historiques*, Göttingen, 1987.

45. J.R. VON SALIS, *op. cit. supra* n. 8, p. 391. Sur l'exposition de 1932 cf. aussi G. GEMELLI, *art. cit. supra* n. 39, p. 253 *sqq.*

46. J.R. VON SALIS, « Die Idee der Geschichtssynthese in der französischen Wissenschaft », *Philosophischer Anzeiger*, 2, 1927-1928, p. 434-457.

47. Sur la vie et l'œuvre de J.R. von Salis, cf. le dossier que lui a consacré, en mars 1989, la revue mensuelle suisse *Du* (avec des articles de Jean-François Bergier et Jean Ziegler).

nombrables émigrés allemands ou autrichiens ne demandaient pas mieux que d'entrer dans les circuits intellectuels et universitaires parisiens. Si effectivement, depuis l'arrivée des nazis au pouvoir, nous trouvons de nouvelles signatures allemandes dans la revue — notamment celle du sociologue Gottfried Salomon et des historiens Robert Eisler et Lucie Varga (l'assistante de Lucien Febvre)<sup>48</sup> — on peut se demander pourquoi il n'y en eut pas plus. Était-ce donc pour rien que le Centre de synthèse se proclamait *international*? Les longues listes des membres officiels du Centre ne doivent pas induire en erreur : presque aucun de ces prestigieux professeurs ne mit jamais les pieds à l'Hôtel de Nevers. Cela vaut notamment pour les membres allemands et autrichiens de la Section de synthèse historique, officiellement dirigée par Lucien Febvre : le philosophe Ernst Cassirer et les historiens Alphons Dopsch et Walter Goetz ou le politologue Gerhard von Schultze-Gavernitz<sup>49</sup>. Bien que la revue ait publié en 1937 un texte de Cassirer sur Descartes<sup>50</sup>, il semble bien que les institutions créées par Berr sous le signe d'un humanisme démocratique et cosmopolite ne parvenaient pas à prendre toute la mesure de la *Gleichschaltung*, de la mise au pas des Universités allemandes et de la *contre*-révolution imposée à la société d'outre-Rhin<sup>51</sup>.

Ce manque de compréhension est non seulement visible dans la revue, qui reste largement muette sur le nazisme (pour ne pas demander l'impossible, il suffit de la comparer aux *Annales* de la même époque, et notam-

---

48. Gottfried Salomon (1896-1964), sociologue de Francfort engagé dans les relations franco-allemandes, avait présidé les cours universitaires de Davos ; c'est peut-être dans ce cadre qu'il avait fait la connaissance de Berr. Robert Eisler (1882-1949) était originaire de Vienne et, de 1925 à 1926, chef de mission à l'Institut international de coopération intellectuelle avec lequel le Centre de synthèse partageait à ce moment-là les locaux. Sur Lucie Varga (1904-1941), médiéviste autrichienne qui collabora régulièrement aux *Annales* et à la *Revue de synthèse*, cf. mon étude *Lucie Varga, une historienne autrichienne aux « Annales » dans les années trente*, Paris, Cerf, 1991.

49. Cf. les listes des membres de la section historique reproduites (notamment) dans : *RSH*, 1926, p. 30-31, et *RS*, 1936, p. 145-146. Il est frappant que Berr ait toujours cherché à ne recruter que des savants avec une réputation politique libérale. Par ailleurs, l'Institut international de coopération intellectuelle fonctionnait comme médiateur naturel ; la plupart des savants employés par l'Institut figurent également sur la liste de Berr. Mais seuls le Polonais Oskar Halecki et l'Autrichien Robert Eisler collaboraient effectivement au Centre et à la *Revue de synthèse*.

50. Ernst CASSIRER, « Descartes et l'unité de la science », *RS*, XIV, 1, 1937, p. 7-28.

51. Toutefois, une histoire approfondie du Centre révélera peut-être l'existence de liens restés invisibles faute de traces dans les publications. Ainsi, par exemple, le sociologue de Heidelberg, Alfred Weber (frère et successeur de Max Weber), participa en 1936 à la Huitième Semaine de synthèse consacrée au Ciel, notamment pour écouter Marcel Granet. À son retour, il dut rédiger un rapport pour son ministère de tutelle dans lequel il souligna avoir été le seul Allemand dans l'audience (*Generallandesarchiv Karlsruhe*, 466/20780).

ment au numéro de 1937 consacré entièrement à l'Allemagne<sup>52</sup>), mais aussi dans les deux ouvrages que Berr lui-même publie sur l'Allemagne et le nazisme après la Libération : *Le Mal de la jeunesse allemande*, une brochure de 1946, et *Allemagne. Le Contre et le pour*, un livre paru en 1950 dans lequel il reprend des articles publiés dans la *Revue de synthèse* entre 1947 et 1949.

La vie et les activités d'Henri Berr durant la guerre et l'Occupation faisant l'objet d'une communication spéciale, nous nous limiterons ici à quelques remarques<sup>53</sup>. S'il est un peu surprenant que l'auteur du *Germanisme contre l'esprit français* ne figure pas sur la liste des professeurs juifs et/ou considérés comme « dangereux » par les nazis<sup>54</sup>, ses livres — et notamment *Le Germanisme* — furent tous interdits à travers la fameuse « liste Otto »<sup>55</sup>. Mais le Centre de synthèse n'en continua pas moins de fonctionner discrètement<sup>56</sup>. Certes, la revue dut interrompre sa parution, mais les actes de la dernière *Semaine de synthèse* organisée avant la guerre, paraissaient néanmoins sans

52. Cf. Peter SCHÖTTLER, « “Désapprendre de l'Allemagne” ». Les *Annales* et l'histoire allemande pendant l'entre-deux-guerres », in *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années trente*, Hans-Manfred Bock, Michel Trebitsch, Reinhart Meyer-Kalkus éd., Paris, CNRS, 1993, p. 453 sqq.; id., « Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie », *Genèses*, 21, décembre 1995, p. 75-95.

53. Malheureusement, la communication annoncée de Natalie ZEMON DAVIS fut annulée. Cf. provisoirement son article « Censorship, Silence and Resistance : the *Annales* during the German Occupation of France », *Litteraria Pragensia*, 1, 1991, p. 13-23, qui contient également quelques passages concernant H. Berr.

54. Cf. Rita THALMANN, *La Mise au pas. Idéologie et stratégie sécuritaire dans la France occupée*, Paris, Fayard, 1991, p. 356. Sur l'utilisation effective de cette liste cf. Eckart MICHELS, *Das Deutsche Institut in Paris 1940-1944*, Stuttgart, 1993, p. 134. Dès le début de la guerre, Karl Epting, futur directeur de l'Institut allemand de Paris et en tant que tel conseiller attiré de la Propaganda-Staffel, fut informé des agissements « anti-allemands » du « juif Berr », comme le montre l'apparition de son nom dans les brochures allemandes : cf. Georg OSTRICH [pseud. de Georg Rabuse, ancien lecteur du DAAD à Paris ; à l'Institut allemand responsable des revues littéraires], *Das Gesicht der französischen Wahrheit. Die Politisierung der französischen Geisteswissenschaften*, Berlin, 1940, p. 12-13 sqq. (coll. « Frankreich gegen die Zivilisation », n° 8, éd. par Matthias Schwabe [pseud. de Karl Epting]). Cf. aussi Theodor HEINERMANN, *Frankreich und der Geist des Westfälischen Friedens*, Stuttgart/Berlin, 1941, p. 111.

55. Cf. Pascal FOUCHÉ, *L'Édition française sous l'Occupation 1940-1944*, Paris, IMEC, 1987, p. 308 et 324.

56. Le fonds Berr, déposé à l'IMEC, contient quelques dossiers et correspondances de cette époque (cf. R-2-B13). Voir aussi l'étrange texte autobiographique que Berr rédige en 1942 (« Henri Berr par lui-même », *RS*, 85, 1964, p. 1-4) dans lequel il évoque la visite, en août 1940, de trois Allemands venus « inspecter » le Centre : « l'un d'eux a dit qu'il connaissait la maison [cf. *supra* n. 54 !]. Ils n'ont rien dérangé, rien emporté — qu'une brochure qui reproduit ma médaille et les discours prononcés quand on me l'a offerte. Ils sont partis en souhaitant la continuation de nos travaux. Et nous avons continué, depuis deux ans » (p. 3-4). Dans ce même texte, Berr écrit à propos de ses livres sur l'Allemagne : « Ils défendaient l'esprit français ; ils étaient, cependant, assez objectifs pour que le juriste [nazi] Friedrich Grimm m'ait cité parmi les Français de la meilleure “compréhension” » (p. 2).

aucune coupure<sup>57</sup>. De même, « L'Évolution de l'humanité » continuait son chemin en publiant notamment le *Rabelais* de Febvre avec l'habituelle préface du directeur de la collection. Plus étonnant encore : celui-ci put publier en 1942 un roman sans recourir à un pseudonyme<sup>58</sup>. Pourquoi Henri Berr ne fut-il jamais inquiété ? Nous l'ignorons. Eut-il un protecteur influent ou échappa-t-il par hasard aux poursuites ? Seule une étude biographique nous l'apprendra un jour. En tout cas, Berr était bien placé pour suivre les événements et, dès la Libération, publia de nouveau des commentaires sur l'Allemagne.

En les lisant, on est frappé par une étonnante continuité de l'argumentation par rapport à 1919 : « *Nil novi sub sole germanico*<sup>59</sup>. » Pour Berr, en effet, c'est une fois de plus la Prusse et sa « mentalité fausse » qui portent l'entière responsabilité du cataclysme<sup>60</sup>. Apparemment, il ignorait qu'aucun grand Führer nazi n'était prussien. Et avec la victoire des Alliés, c'est encore Descartes qui l'emporte sur Machiavel. Or, cette guerre intercontinentale se résumait-elle vraiment à un duel philosophique, voire à un duel franco-allemand ? Même après Auschwitz et les camps, dont il parle pourtant, Berr continue à penser que ce sont « les idées qui mènent le monde<sup>61</sup> ».

Pourtant ses deux livres d'après-guerre introduisent une dimension nouvelle : tandis qu'en 1919 Berr voulait élaborer une « psychologie historique » de l'Allemagne, il s'agit maintenant d'écrire une « psychopathologie ». Autrement dit, après avoir pris connaissance de nombreux documents et témoignages concernant le système nazi et notamment les camps de concentration, Berr choisit une terminologie clinique pour expliquer, pour diagnostiquer ce qu'il avait appelé, en 1939, « la mentalité anormale » des Allemands<sup>62</sup>. Et le portrait-robot (c'est bien le cas de le dire !) qu'il dresse de la jeunesse allemande est pratiquement celui d'un psychiatre qui décrit une population « névropathe, déséquilibrée [et] sadique<sup>63</sup> ». Il plaide donc pour une rééducation systématique sous forme de « cure morale, de pédagogie pour adultes<sup>64</sup> ».

---

57. Cf. *La Sensibilité dans l'homme et dans la nature*, Paris, PUF, 1943. Ce volume, dont les épreuves étaient prêtes dès 1940, comportait non seulement un texte de Lucien Febvre (« La sensibilité dans l'histoire ») avec des allusions directes à Hitler et Mussolini, mais aussi une intervention de Georges Friedmann. On aurait donc pu penser qu'il ne passerait pas la censure sans modifications. Or, en janvier 1943, il reçut son n° d'autorisation (IMEC, fonds H. Berr, dossier sans cote).

58. *L'Hymne à la vie*, Paris, A. Michel, 1942.

59. *MJA*, p. 90.

60. *MJA*, p. 68 *sqq.* ; *ACP*, p. 46 *sqq.*

61. *MJA*, p. 57.

62. *All.*, p. 178.

63. *MJA*, p. 84.

64. *ACP*, p. 107. Ses revendications concrètes sont assez modérées (vu le contexte) : désunification de l'Allemagne, fédéralisme, annexion de la Sarre par la France, etc. Berr ne cache pas non plus ses sympathies pour certains intellectuels libéraux comme Friedrich Meinecke ou Karl Jaspers.

Ainsi Henri Berr persiste-t-il à analyser l'Allemagne non pas en termes historiques et sociologiques, comme on pourrait s'y attendre à la lecture de son programme de synthèse, mais à partir d'une grille d'interprétation philosophico-médicale, visant, comme il dit, « l'âme » du peuple<sup>65</sup>. Or, une telle conception est non seulement intellectuellement décevante<sup>66</sup>, mais a aussi le désavantage de déboucher sur une vision presque symétrique aux portraits stéréotypés que l'on peut trouver du côté adverse : ainsi la fameuse thèse de la « décadence » des Français est tout simplement retournée contre l'Allemagne : ce ne sont plus Paris et ses cabarets qui ruinent la santé mentale et physique des Français, mais ce sont le Berlin des « années folles » et l'enivrement nationaliste qui rendent malade et « déséquilibrent » toute une population.

Pour conclure revenons à notre question initiale : pourquoi Henri Berr a-t-il tellement « investi » les problèmes allemands ? Au point d'annoncer toujours d'autres études qui ne viendront jamais et au point de rester, lorsqu'il parle de l'Allemagne, presque toujours au-dessous de ce que l'on peut attendre d'un auteur aussi averti ? Pourquoi croyait-il fermement que « l'Allemagne » était son point fort, alors que, vu de près, c'était son point faible ? Mon hypothèse est simple : Henri Berr *aimait* l'Allemagne. Mais il l'aimait d'un amour interdit. Interdit par un patriotisme de tous les jours, interdit par son origine lorraine et alsacienne, interdit, enfin, par son origine juive — car, pour une partie de l'opinion française du début du siècle, « juif » signifiait encore « juif allemand ». C'est pourquoi le jeune Berr ne pouvait avouer son attirance pour l'Allemagne et pour la science allemande. Mais il ne la quittera jamais des yeux. Certes, il la haïra. Mais il en parlera toujours. Et son plus grand désir sera de voir les Allemands parler de lui et de la « synthèse ». Avant la Grande Guerre, il fit même placer des publicités dans la *Historische Zeitschrift* pour attirer l'attention des historiens allemands<sup>67</sup>. Plus tard, il avertira régulièrement son public que la *Wissenschaft* allemande était en train de découvrir (et même de mettre à la mode...) « la synthèse ». Si la science française ne réagissait pas vigoureusement (en soutenant son projet), elle risquait de se faire encore une fois dépasser<sup>68</sup>. Berr

65. *All.*, p. 203.

66. Dans *La Montée de l'esprit*, Berr écrit rétrospectivement : « J'ai comme ausculté l'Allemagne dans une série de livres » (*op. cit. supra* n. 5, p. 137). C'est bien de cela qu'il s'agit : non pas un regard historique, mais une sorte de regard médical. Si bien que Berr fait souvent figure de médecin imaginaire.

67. *Historische Zeitschrift*, t. 110, 1913, n. 3, sans page.

68. H. BERR, « Le V<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques (Bruxelles, 8-15 avril) et la Synthèse en histoire », *RSH*, XXXV, 9, 1923, p. 10 ; « Au bout de trente ans » (*art. cit. supra* n. 27), p. 159 *sqq.* ; IMEC, fonds H. Berr, R-2-A9 (fragment sur l'enseignement de l'histoire en Allemagne). Cf. *supra* n. 47.

pensait donc connaître mieux que quiconque les ruses de la raison allemande. C'est pourquoi il ne permettait pratiquement à personne, sauf à un jeune Suisse, donc à un « neutre », de parler de et à l'Allemagne à sa place. Voilà pourquoi aussi, je pense quant à moi, que l'auteur sans nom auquel il pensait pour écrire le volume de sa collection sur *L'Allemagne nouvelle* ne pouvait être personne d'autre qu'Henri Berr lui-même.